

CURED

TWO IMAGINARY BOYS

Image de couverture: © Fin Costello/Getty Image.

Copyright © 2016 by Laurence A. Tolhurst

Éditions Le mot et le reste, 2017, pour la traduction française.

LOL TOLHURST

CURED

TWO IMAGINARY BOYS

TRADUCTION DE DAVID GRESSOT

LE MOT ET LE RESTE

2017

Pour Cindy et Gray

NOTE DE L'AUTEUR

Il y a une différence entre des mémoires et une autobiographie. On pourrait penser qu'il s'agit de la même chose, mais en réalité, ce sont deux créatures très différentes.

Vous avez peut-être entendu parler de certains événements que je décris dans ce livre et peut-être vous faisiez-vous une idée précise de leur déroulement. Eh bien, ceci est ma version des faits et des souvenirs que j'en garde. Ma vérité.

Les dialogues et discussions sont aussi proches de la réalité que possible et je les présente ici en toute honnêteté et en toute transparence. Un nom ou deux ont été modifiés afin de respecter ceux qui ne souhaitaient pas être nommés.

Il s'agit surtout de retracer les événements qui ont bien souvent été la source de mes insomnies. Ces fleurs précieuses du passé qui éclosent dans les coins les plus sombres et les plus reculés de la mémoire. J'ai fait au mieux pour capturer et retranscrire les souvenirs qui en jaillissaient parfois. J'espère avoir réussi à mettre en lumière ces événements avec autant de limpidité et de clarté qu'ils se sont présentés à moi lors de l'écriture de ce livre.

Avec tout mon amour, Lol
Los Angeles, Californie
Février 2016

« La sagesse est de savoir que je ne suis rien.
L'amour est de savoir que je suis tout. Ma vie fluctue
entre les deux. »

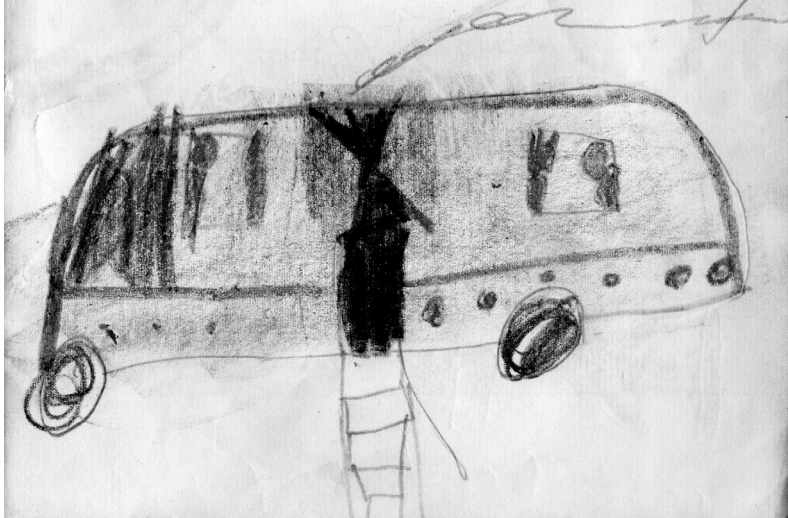
Nisargadatta Maharaj

PREMIÈRE PARTIE

**VOILÀ À QUOI
ÇA RESSEMBLAIT**

Going to the fair

I see a caravan going
to the fair,
Come along, Come
along let's go there



Déjà enfant
je fomentais
des plans
d'évasion...

Prologue

LES PREMIERS PUNKS DE CRAWLEY

La plupart des gens n'associent pas les Cure au mouvement punk, et pourtant Robert et moi étions bel et bien les tout premiers punks de Crawley.

Crawley est une petite bourgade à moins de vingt-cinq bornes au sud de Londres, mais ça pourrait tout aussi bien être une autre planète. C'est une ville qui n'a ni centre ni fin. Elle s'étend à l'infini sur des rangées de cités mornes dont les lumières viennent percer l'obscurité de la froide campagne humide. Crawley est une ville où il pleut constamment. Elle est recouverte d'un ciel d'ardoise. C'est l'endroit où les Cure sont nés, la ville qu'on a toujours voulu quitter sans pour autant parvenir à s'en détacher totalement.

Crawley fait partie des quelques « villes nouvelles » à avoir germé aux abords de Londres après la seconde guerre mondiale. Une marée de banlieues construites autour de magasins, d'écoles et d'usines : la Sainte Trinité, synonyme de « progrès » dans l'Angleterre d'après-guerre. Des villes sans avenir ni espoir. Grandir en Angleterre à la fin des années soixante-dix a été une expérience traumatisante. C'était une période de tensions, marquée par une économie chancelante, une inflation rampante et une situation politique agitée. Tout le monde était au chômage et les perspectives d'emploi étaient

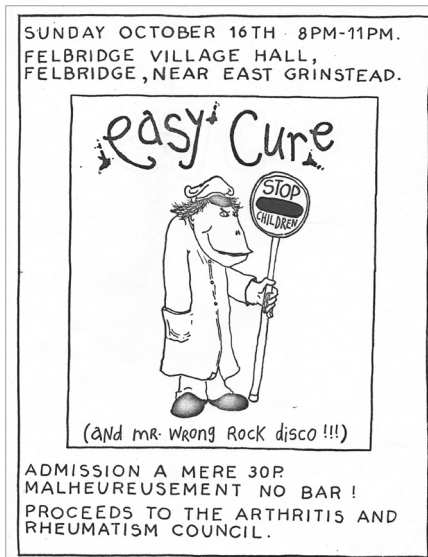
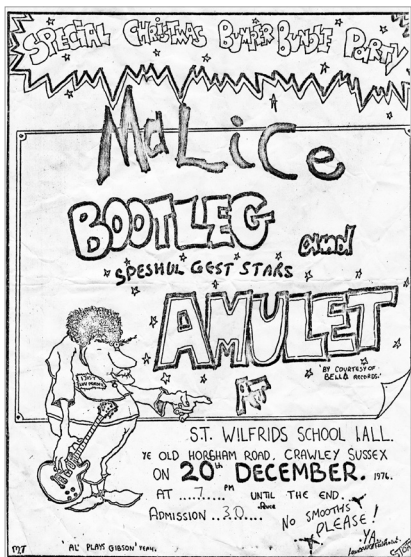
restreintes. Même l'électricité était rationnée. Là où certains pays du monde prospéraient, chez nous l'ombre de la récession planait sur notre futur.

L'ennui était palpable dans chaque quartier de la ville. La plupart de nos voisins et de nos connaissances n'avaient pas d'ambition et faisaient du sur-place. Aussi tendue que la situation ait pu paraître, de profonds changements étaient en marche et résonnaient un peu partout. Les alarmes et les cris de rébellion commençaient à nous parvenir depuis Londres.

C'était une période de protestation et de mécontentement d'où jaillirait bientôt le punk dans toutes ses formes : la musique, la mode, la révolution. Robert et moi échangeions des informations précieuses sur les dernières chansons punks qui passaient à la radio, notamment dans l'émission de John Peel, ou qu'on avait entendues chez le disquaire de Horley chez qui on passait tous nos samedis après-midi. Pas besoin d'aller à Londres pour assister à des concerts punks. Le punk venait à nous.

Robert et moi étions tous les deux étudiants à l'Université Technique de Crawley. Le campus gris et ennuyeux semblait tout droit sorti du cerveau de Staline. On pouvait y étudier la littérature anglaise ou apprendre à réparer les voitures dans un mélange d'élitisme intellectuel et d'artisanat manuel. Une filiale professionnelle qui prenait des grands airs. J'y étudiais la chimie. Ça m'intéressait d'autant plus qu'il y avait des débouchés professionnels. Robert, lui, avait bien sûr choisi d'étudier la littérature.

Plusieurs grands groupes londoniens venaient jouer à Crawley, soit au « centre de loisirs », soit dans notre petite école. Dans les années 1977-1978, on a donc vu débarquer les Clash, les Jam et les Stranglers. Robert et moi assistions à tous les concerts et portions la plus grande attention aux moindres détails. Pas seulement à leur musique, mais aussi à leur look.



On était attiré par la construction et le déroulement du spectacle comme des insectes vers la lumière – et on n’était pas les seuls dans ce cas-là –, mais ce qui nous impressionnait surtout, c’était leur attitude. On les a d’ailleurs très vite copiés.

En ce temps-là, il n’en fallait pas beaucoup pour sortir du lot à Crawley. La conformité régnait partout. Être différent, c’était s’émanciper et s’extraire de la masse. C’était là un affront aux bonnes manières britanniques. Dans le cerveau peu développé des enfants des hommes des cavernes qui peuplaient le Sussex, tout ce qui dépassait le cadre de leur compréhension était considéré comme de la perversion, de l’anormalité. Pour eux, on était tout simplement des « tapettes ».

On s’en foutait pas mal. On ne croyait pas aux stéréotypes. Lorsque j’ai entendu dire que se faire percer le lobe de l’oreille gauche revenait à révéler son homosexualité au monde entier – ce qui n’était pas mon cas –, je suis tout de suite allé me le faire percer en deux points différents. Le temps des politesses

La toute première affiche d’un concert des Cure (sauf qu’on s’appelait Malice à l’époque).

était révolu. On était en perpétuelle rébellion parce qu'il fallait bien l'être.

Le 3 février 1977, je suis sorti fêter mes dix-huit ans avec mes trois meilleurs amis, Robert, Michael Dempsey et Porl Thompson, tous aspirants musiciens. On avait déjà amorcé la transformation de notre groupe Malice créé au lycée, pour devenir les Easy Cure, nom que j'avais trouvé et dont j'étais assez fier, avant de devenir les Cure. On recherchait encore le son qui nous définirait et on naviguait entre différentes sonorités qui nous plaisaient. On faisait le tri.

Pour mon anniversaire, j'avais décidé de tout miser sur ma tenue de soirée. J'avais enfilé une veste orange avec « NO CHANGE » inscrit en lettres scintillantes dans le dos. J'avais moi-même fabriqué des boutons sur lesquels j'avais collé des photos découpées dans des magazines pornos (mais juste les visages extatiques des acteurs, petits coquins!, aucune autre partie du corps susceptible d'offenser qui que ce soit). Très subversif, n'est-ce pas?! Je portais un pantalon slim et des chaussures à bouts pointus de la marque Winkle-Picker, fabriquées à Brighton. J'avais placé quelques pin's par-ci par-là pour compléter l'ensemble.

Robert avait opté pour une tenue plus sombre. Il portait une paire de *creepers* et le fameux long imper noir qu'il mettait tout le temps à cette époque. Les seules fois où il le quittait, c'était lorsque c'était son tour de porter la veste de cuir que tous les membres du groupe se partageaient.

Ce soir-là, on avait décidé d'aller au Rocket, le club où traînaient tous les jeunes révoltés de Crawley. La faune locale se divisait en trois groupes : les hippies perchés et restés coincés dans les années soixante; les skinheads issus des classes ouvrières et puis nous. On était une sorte de société secrète, nous infiltrant d'un groupe à l'autre. On avait notre propre vocabulaire, nos propres coutumes. On était notre propre

culte et on était lié par un profond désir de découvrir d'autres horizons. Tout sauf ça.

Robert et moi avions quasiment le même âge et depuis un an déjà on avait l'habitude de boire au Rocket, ce qui était plutôt fréquent en Angleterre dans les années soixante-dix. À l'époque, la plupart des jeunes de plus de seize ans pouvaient commander de l'alcool dans les pubs, un écart sur lequel le gouvernement fermait volontiers les yeux puisque c'était un bon moyen d'anesthésier la population pour la maintenir dans ce climat froid, gris et déprimant. Plus facile de les amadouer et de les contrôler s'ils sont saouls, voyez-vous.

Comme beaucoup de pubs anglais de l'époque, le Rocket était un mélange dégueulasse de marrons et de beiges agrémenté d'une moquette de toutes les couleurs pour cacher les brûlures de cigarettes et les taches de vomi séché. Après avoir compté le nombre de verres commandés, Fred, le gérant souvent taciturne, nous a demandé ce qu'on fêtait.

« Mon anniversaire », j'ai répondu. Plein de sagesse, Fred n'a pas voulu savoir de quel anniversaire il s'agissait. Pas vu, pas pris. Moins d'un an après, Fred nous proposerait de jouer au Rocket, notre tout premier concert en tant que groupe, ce qui nous permettrait plus tard de partir de Crawley et de fouler d'autres scènes. De plus grandes scènes. Mais pour l'heure, on n'était pas en mesure de lire si loin dans l'avenir. En cette soirée de célébration, on était simplement contents de boire et d'être ensemble. On était jeune, exubérant et on se foutait de ce que les autres pouvaient bien penser de nous.

Cette attitude, ajoutée à nos tenues flamboyantes, avait attiré l'attention des skinheads qui traînaient dans le bar. Des gamins sans avenir, issus de la classe moyenne et qui recrachèrent mot pour mot le flot de conneries qu'ils entendaient chez eux de la bouche de leurs parents incultes. Ils affichaient leur intolérance en rejoignant des groupes d'extrême-droite

comme le National Front. Au même moment, alors qu'on commençait à entendre l'appel anarchiste du mouvement punk, eux se cramponnaient tant bien que mal aux derniers vestiges de leurs peurs déguisées en valeurs. L'alcool nous était très rapidement monté à la tête.

On avait commandé les derniers verres avant la fermeture du pub à 22h30. La guerre était finie depuis trente ans et les pubs étaient encore maintenus sous couvre-feu en Angleterre, une pratique mise en place à l'époque pour s'assurer que les citoyens ne soient pas trop ivres pour se rendre à l'usine le lendemain matin afin de fabriquer des revolvers et des bombes qui permettraient d'alimenter l'effort de guerre. Sur le parking derrière le pub, Robert a proposé qu'on aille chez lui pour continuer la fête. Son père brassait sa propre bière. C'était un jeudi soir et je n'avais pas cours le lendemain. J'ai donc accepté l'invitation et on a décidé de prendre le train pour rentrer chez lui. Au moment de traverser le vieux pont en bois pour arriver à la gare, on a entendu « sales pédés » fuser derrière nous.

On s'est retourné lentement et on a vu trois skinheads plutôt baraqués avec des tee-shirts du National Front à quelques pas derrière nous. Ils s'approchaient dangereusement.

Ça n'avait rien de surprenant ni de nouveau. Depuis que je connais Robert, les gens lui ont toujours cherché des emmerdes. Que ce soit sur scène, dans les pubs ou dans la rue, il a toujours été pris pour cible. Je ne l'ai pourtant jamais vu provoquer une bagarre, mais quelque chose se dégage de lui qui ne plaît pas aux gens.

En même temps, Robert est du genre sombre et mélancolique. Il a un côté original. Quand on le voit, à sa manière d'être on se dit tout de suite que sa tête est quelque part là-haut, dans les nuages. Ça fait partie de son personnage depuis toujours : l'artiste torturé, l'âme ancienne de poète, le messenger venu de l'au-delà. Mais il est aussi comme vous et moi. Il apprécie de

boire une bonne bière et de regarder du foot à la télé. Les gens sentent cette contradiction en lui. Ils ne la comprennent pas et ça ne leur plaît pas. Il vit sur la Terre, mais en même temps pas totalement. Il est présent et absent. Il s'intéresse aux choses, mais il a la tête dans les étoiles. Les gens n'apprécient pas ça. Ils veulent que vous soyez comme ceci ou comme cela. Si vous n'entrez pas dans une petite case toute propre, ils ne comprennent pas et ils s'emportent. Très vite, ils exigeront de savoir « pour qui tu te prends, franchement? » et les poings commenceront à fendre l'air. J'ai vu cela arriver des centaines de fois. Il fut un temps où j'étais considéré comme un homme dur. Mais j'ai bien été obligé de le devenir. Robert se retrouvait souvent au milieu de bagarres. Combien de fois a-t-on vu une pinte de bière voler du public et venir heurter l'un d'entre nous! On posait alors nos instruments avant de descendre dans le public pour régler le problème.

Ça peut paraître assez éloigné de l'idée que beaucoup se font des Cure, mais ça se passait pourtant bien comme ça. On devait se battre pour être entendu, pour garder notre crédibilité et notre place sur scène, pour qu'on nous prenne au sérieux. On ne faisait pas du rock puissant ou du punk rapide. On n'appartenait à aucune catégorie, c'était nouveau pour les gens et ils ne savaient pas quoi en penser. Si on n'avait pas été en mesure de nous battre pour être reconnus, on n'aurait jamais pu essayer toutes les tempêtes qui ne tarderaient pas à s'abattre sur nous. Robert était au cœur de chacune d'entre elles.

Cette nuit-là pourtant, Robert n'y était pour rien. La façon dont j'étais habillé, avec ma veste orange vif, revenait à porter une pancarte sur laquelle on aurait pu lire, en lettres dorées, « Mets-moi une bonne dérouillée ». Et ces petites frappes du National Front avec leurs Dr. Martens et leurs crânes rasés n'attendaient que ça.

J'ai jeté un coup d'œil à Robert pour voir comment il voulait gérer la situation, mais il s'était déjà arrêté de marcher et faisait face aux skinheads. J'ai alors aperçu un verre dans sa main. Une vraie pinte anglaise bien épaisse et qui pesait son poids. Il avait anticipé la situation. En un instant, la pinte a volé de l'autre côté du pont. Sous la lune cachée à demi par les nuages, j'ai à peine eu le temps de voir sa trajectoire en arc de cercle. Le verre s'est fracassé contre la balustrade en fer et a explosé en millions de fragments étoilés aux pieds des skinheads. Ils ont été aussi surpris que moi par la tournure des événements, mais le choc s'est vite changé en colère.

« Oh les connards ! », ont-ils crié. « On va vous défoncer ! »
La discrétion étant la meilleure définition du courage, on a pris nos jambes à nos cous. On a traversé le pont à toute vitesse jusqu'au bas de la rue, on a passé les portes de la gare pour continuer jusqu'à notre ancienne école primaire, où on avait été dans la même classe. En cette froide nuit de février, étrangement l'adrénaline nous a tenus au chaud. Il n'y aurait en revanche plus de train pour nous ce soir-là. On devrait désormais se débrouiller tout seuls. Une fois ces putains de gros fascistes semés, on s'est effondrés sur l'herbe aux abords d'un parc, sans plus pouvoir s'arrêter de rire.

J'avais dix-huit ans. On établissait nos propres règles et j'avais le sentiment que ma vie était sur le point de commencer.